

# D'Ascoli si romantique Diederich... fantastique

Rendez-vous particulièrement émouvant que celui d'hier soir à l'Opéra, avec "Marseille-Concerts": le nouveau président, notre confrère Gabriel Vialle ayant, en off annoncé la couleur, celle du cœur: "le maestro Cyril Diederich dédie ce concert aux services des Professeurs François Grisoli, Sedan et Peragut des services de neurochirurgie et réanimation de l'Hôpital de La Timone qui, dans leurs unités de soins, ont sauvé Jessica sa fille de 20 ans. Il adresse sa gratitude tout particulièrement aux Docteurs Graziani,

Pellissier et Courtina et à tous leurs collaborateurs pour le rôle exceptionnel joué dans cette guérison".

Et présenté des excuses pour le retard. En effet, à quatre pattes, un, deux, puis trois hommes-grenouilles s'affairaient sous le piano. Motif? Le pédalier avait, dans le transport, quelque peu... souffert!

Mais dès que Bernard d'Ascoli, la main dans la main avec Cyril Diederich eût pris possession du Steinway, le miracle eu lieu après l'entrée orchestrale du "Concerto pour piano et Orchestre n°1 en mi

mineur (op.11), le pianiste sut souligner non seulement avec une étonnante virtuosité, mais surtout avec délicatesse et raffinement l'allegro maestoso, enchaînant la "Romance, lumineuse et si délicatement lyrique; lui rendant sa spontanéité et sa fraîcheur, sa tendresse mélancolique et sa nostalgie. Sans jamais sacrifier aux "effets", Bernard d'Ascoli a dialogué avec l'orchestre, suspendant sa respiration, la mêlant aux "défauts de l'âme" ceux-là mêmes de Chopin.

Chopin, Berlioz, Wagner. Le rapprochement au programme de Marseille-Concerts, jeudi à l'Opéra, peut sembler, surprenant. Encore qu'à la réflexion, entre le langage harmo-

**A l'invitation  
de Marseille-  
Concerts,  
Bernard  
d'Ascoli  
et Cyril  
Diederich  
réalisent  
un sublime  
équilibre.**

nique novateur du concerto pour piano composé en 1829, par le premier et l'ouverture des "Maîtres-chanteurs" achevée en 1867 par Wagner, il y ait davantage que des rencontres, une parenté dans l'approche du travail thématique. Quant à la Symphonie fantastique, écrite en 1830, donc juste avant que Berlioz ne puisse (peut-être) ren-

contrer Chopin à Paris, c'est plutôt la couleur d'une époque qui l'a rapproché du concerto, même si le Dauphinois s'attachait à écrire une symphonie "à programme", ce à quoi le jeune homme de Varsovie s'est toujours refusé, en dépit des commentaires romantiques de ses contemporains.

En trois oeuvres, voici donc rassemblés trois visages caractéristiques du romantisme. L'équilibre du programme exigeait que l'on débutât avec Wagner et que toute la dernière partie du concert fût emplie par la Fantastique, Chopin occupant la place centrale, celle de la vedette. Normal d'ailleurs, car on ne saurait jurer qu'une partie du public qui emplissait la salle n'était pas venue sur le seul nom de Bernard d'Ascoli. Lequel, d'ailleurs, devant son clavier, ne se comporte nullement en vedette, mais seulement avec une sublime simplicité comme un très grand, comme un immense artiste. Il est de ces musiciens rares dont Pierre Barbizet, son maître, disait que le piano chantait sous leurs doigts. Avec cela, dans ses relations avec la masse orchestrale, il fait

montrer d'un équilibre, pour ne point dire d'une modestie qui fait oublier tous les reproches que certains musicologues ont pu faire à Chopin de reléguer l'orchestre à l'arrière-plan. Sans rien atténuer de la magie du soliste, l'interprétation de Bernard d'Ascoli rend justice à l'orchestre. Raresment, on a pu assister à pareille symbiose.

Emoi, hier soir à l'Opéra, avant que ne commence la soirée symphonique organisée par Marseille Concerts, avec le Philharmonique de Marseille dirigé par Cyril Diederich. Le pianiste Bernard d'Ascoli avait peu de temps auparavant décelé un mauvais fonctionnement du pédalier du piano. Ce qui aurait rendu l'instrument injouable. On s'affaira beaucoup et la réparation put suffisamment tenir jusqu'au bout

du 1er Concerto de Chopin, dont Bernard d'Ascoli était le soliste. Un incident qui n'était sans doute pas recommandé pour l'interprète, mais force est de reconnaître qu'il n'en est rien paru... Le pianiste, un des artistes favoris du public marseillais --il était venu nombreux-- a tout de suite établi ses "marques". Légèreté galbée, finesse, fermeté parfois jusqu'à une certaine nervosité, mais pas d'épanchement superflu. La poésie du jeu était d'autant mieux exprimée qu'elle était sobre. L'articulation, essentielle dans ce qui peut sembler un monologue en dépit de la présence orchestrale, a été travaillée de manière limpide le premier mouvement, tandis que le chant tendre de la Romance au charme rêveur, rayonnait de toute sa tendresse nostalgique. Une vision des plus sensibles qui s'enchaînait au Rondo, dans lequel, se détachant nettement de son partenaire, Bernard d'Ascoli dégageait toute la jeunesse, de cette cracovienne, sa gaieté, son exubérance, sa volubilité enthousiaste. Tonnerre d'applaudissements, rappels et Nocturne en mi bémol.

Le Meridional  
3.12.94

Le Soir 3.12.94